

## Auxeméry

SHIJING / *Le grand recueil*, traduit du chinois par Pierre Vinclair, le corridor bleu, 2019.

### ÉCRIRE SUR LE SOCLE DES SIÈCLES.

L'Empire est en fermentation depuis quelques millénaires, et il s'est édifié sur une tortue, allégorique à peine, et chacun sait cela. La tortue est le socle : son ventre est carré, et ce carré s'inscrit dans un cercle, qui forme la carapace ; le carré est au centre du monde, c'est donc la Chine elle-même, elle se conçoit comme encadrée de côtés et d'angles qui la définissent, et le caractère qui la désigne est ce carré traversé d'un axe qui lui donne son équilibre vertical ; aux frontières entre ventre et carapace se trouvent les barbares qui composent le reste du monde, subalterne par essence, ayant vocation à la vassalité ; et au-delà de la rotondité du ciel visible, est installé le ciel souverain, qui régit le cours obligé des choses.

La fermentation qui nourrit l'Empire est toujours à l'œuvre : l'histoire récente nous dit qu'elle s'est éveillée d'un long sommeil après avoir subi l'humiliation des barbares d'Occident, qui avaient oublié ou refusé de s'incliner. La Chine s'écrit tous les jours le récit de sa permanence (la tortue vit longtemps) et de sa fermentation – de sa fécondité. Aux temps antiques autant que mythiques, *in illo tempore*, quand les desseins du ciel étaient encore en formation, il fallut fixer les règles qui allaient donner le sens de cette invariable effervescence, établir l'indiscutable. Assurer les transmissions, sceller les décrets et les normes, formuler les noms pour que les choses ne dérivent pas et que l'ordre existe.

Il y eut donc des souverains habiles et divinissables, qui instaurèrent des usages dont l'efficacité se constate ; il y eut des sages, et l'un d'eux s'appliqua, dit-on, à collecter les textes établissant les règles ; et parmi ces *Classiques* destinés à indiquer les constantes nécessaires à la permanence de l'Empire, il y eut, outre le livre des rites coutumiers garant de la bonne entente des vivants avec les puissances actives dans le monde (les ancêtres, et tous les êtres autres que les bipèdes constituant le peuple de l'Empire), le livre des annales rassemblant les traditions éclairant précisément la gestation de l'Empire (les Printemps et les Automnes, en la principauté de Lu, celle du sage), le livre des mutations permettant de connaître ce qui précisément dans le cours des changements qui affectent les choses et les êtres conserve l'ordre nécessaire à la permanence de l'Empire (on avait d'abord consulté la carapace de la tortue pour établir la communication avec les défunts, on avait inventé les signes ; puis on inventa les trigrammes et la consultation des sorts selon les combinaisons de leurs traits – des signes, on tira les signatures, et on en déduisit le sens même de la vie), le livre des documents qui décrivaient les danses des anciens, et contenaient les archives vénérables.

Et comme on ne peut danser, et se survivre, et réellement se gouverner sans les plaisirs de la parole rythmée, codifiée, dont la fonction serait de permettre aux êtres de vivre dans l'esprit qui anime le monde, il y eut le livre des chants, des airs, et des modes divers de la joie et des affections touchant à la pratique des gestes essentiels à l'acquisition de la plénitude... Ainsi les Chinois eurent-ils leur *Livre des Vers*, ou des *Odes* ; il fallait chanter la parole poétique pour que son efficacité soit réelle, et la permanence assurée.

La compilation de ces antiques poèmes est attribuée à Confucius, mais la recherche érudite a apporté depuis longtemps des correctifs à cette tradition. Cependant, il faut tenir cet ensemble de textes comme fondateurs, et lorsque l'Empereur Ts'in Chi Houang (en pinyin, Qin Shi Huang, l'autocrate enterré avec son armée de terre cuite) fit brûler tous les livres pour assoir son autorité sans référence aux sages de haute antiquité, il ne fallut que peu de temps

après sa mort pour que les poèmes, qui avaient été appris par cœur par les lettrés, soient remis en forme et rétablis.

Nous barbares d'Occident, n'avons jamais connu de cet ensemble que des versions fragmentaires, dans l'*Anthologie de la Poésie chinoise* de la Pléiade récemment (sélection noyée dans l'ensemble, forcément), dans celle de Demiéville (collection Poésie, Gallimard), dans le volume de Marcel Granet consacré aux *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, ouvrage d'érudition (les traductions y sont soignées, mais traitées en arguments de thèse) ou dans la collection Orphée de La Différence. La seule version complète dont nous disposions était celle du père Couvreur, jésuite, qui la publia sous l'égide de la Mission Catholique en 1896 : ouvrage vénérable – le texte chinois y est reproduit, sa transcription phonétique établie selon les conventions alors en vigueur, et Couvreur en donne deux moutures, une latine en bas de page (excellente, sous le rapport pédagogique) et une en prose française entrelardée de commentaires et de parenthèses explicatives. On ne peut pas dire que Séraphin Couvreur ait visé le plaisir de son lecteur.

Les anglophones ont eu, eux, un sinologue sérieux en la personne de James Legge (fin XIX<sup>ème</sup> siècle) moins austère que notre jésuite (sa version suit des lignes versifiées), mais son commentaire passionnant est peut-être plus pesant ; et une belle version récente par Arthur Waley, mais encore marquée d'une certaine conformité à des codes traditionnels (syntaxe sans fantaisie bien qu'aérée, ponctuation rigide, rythmique assez peu ouverte).

L'Empire a trouvé en Pierre Vinclair un randonneur à la semelle légère qui nous offre enfin une version heureuse des *Odes*. Vinclair a cet avantage de n'être pas sinologue de profession (quoique très averti des finesses de la langue). Sinophile, donc. Et poète avant tout.

On ne développera pas ici la comparaison avec la version anglaise d'Ezra Pound, qui pose autant de problèmes qu'elle en résout : Pound traduit les Classiques chinois pour des raisons qui relèvent de l'obsession idéologique (il travaille en Italie sous le régime mussolinien qui lui semble l'antidote à la démocratie pervertie de son pays, et l'enseignement confucéen, dont il trouve l'illustration dans les *Odes*, lui paraît devoir être tenu pour la colonne vertébrale d'un édifice de sagesse politique à faire fructifier) et selon une méthode qui n'appartient qu'à lui (il lit et traduit les poèmes chinois en ayant pour références les Latins comme Catulle, ou les Troubadours occitans, ou Dante, etc.). Bref, Pound fait du Pound, et sa version éclaire plus sur lui que sur le texte.

Une version comme celle de Vinclair est dégagée de toute référence autre que celle du plaisir à atteindre, le plaisir du lecteur découlant nécessairement de celui du traducteur.

Vincclair a le souci du sens, évidemment ; il n'aurait pas choisi une solution qui s'écarterait du texte en s'accordant une licence discutable au regard du spécialiste ; et il a pris soin de se faire relire. Mais il nous livre son texte sans commentaire érudit, et s'interdit donc toute pesanteur. La ponctuation rigide disparaît ; seule apparaît la disposition claire des lignes, qui correspondent aux vers du chinois, sans recherche de rimes forcées (Pound sur ce point fait, lui, souvent de l'équilibrisme, par souci de convaincre) ; et le lexique est des plus simples, et, disons, de notre temps, i-e immédiatement compréhensible. Des titres qui mettent l'accent sur le thème abordé, sans autre solennité. Un air de grâce, partout.

Quelques exemples suffiront. Voyons le père Couvreur, le pauvre glorieux homme n'est plus là pour s'offusquer de la mise en parallèle ; et sa seule vertu est d'offrir le sens le plus brut.

Dans les poèmes (les « airs », car il ne faut jamais oublier qu'il s'agit de chants populaires, collectés à l'origine selon les régions de l'Empire) de la première section, poèmes d'accordailles, d'épousailles etc., le poème 12 (un jeune prince va épouser la fille d'un prince voisin) :

Couvreur :

1. La pie a fait son nid ; la tourterelle l'occupe. Cette jeune fille va célébrer ses noces ; cent voitures (de la maison de son fiancé) vont l'inviter et l'amener. \* / 2. La pie a fait son nid ; la tourterelle en jouit. Cette fille va célébrer ses noces ; cent voitures (de la maison de son père) forment une escorte. / 3. La pie a fait son nid ; la tourterelle le remplit de sa progéniture. Cette fille va célébrer ses noces ; des centaines de voitures lui font un cortège complet, et (une suite nombreuse de dames des deux principautés remplit le palais de son époux).

Vinclair :

NID DE LA PIE

Dans le nid de la pie  
la tourterelle loge  
La fille se marie  
et cent voitures la suivent

Dans le nid de la pie  
la tourterelle habite  
La fille se marie  
et cent voitures l'escortent

Et le nid de la pie  
est plein de tourterelles  
La fille se marie  
et cent voitures la comblent.

On le voit, on l'entend : toute la matière du poème est ainsi dégraissée ; un *allant* indiscutable anime chaque ligne, et les enchaînements sont sans accroc ; et bien sûr, nul besoin de glose.

Dans les poèmes de la fin (sortes d'élégies parfois, ou hymnes), une pièce courte comme celle-ci ; le thème en est complexe de fait, et de portée politique : deux frères d'un prince, et le fils d'un tyran, s'étant révoltés, ont été soumis par les armes ; celui qui parle ici se repent d'avoir écouté leurs calomnies, et compare les deux révoltés à des guêpes et leur complice à un oiseau. Le poème 289, donc :

Couvreur :

Je me repens du passé, et me tiendrai en garde pour l'avenir. Je n'aurai plus affaire aux guêpes, de peur de m'attirer la piqûre de leurs cruels aiguillons. Ou keng était d'abord un très petit oiseau ; il s'est mis à voler, et il est devenu un gros oiseau. Je ne suis pas capable de faire face aux nombreuses difficultés que rencontre ma dynastie ; je me trouve de nouveau au milieu d'amers soucis.

Vinclair :

---

\* La version latine du père Couvreur est sans aucun doute plus agréable à l'oreille, bien qu'assez scolaire, que sa version française, qui n'est au fond qu'une glose laborieuse : *Pica habet nidum ; turtur occupat illum. Haec puella adit sponsi domum nuptura ; centum currus eunt obviam ei...* C'est un fait que la syntaxe flexionnelle du latin permet une économie substantielle de mots, qui rejoint quelque peu le chinois ; et manifestement Couvreur a lu son Phèdre, le fabuliste...

## FAIRE ATTENTION

Je me repens de mes erreurs et ferai attention  
 ne laisserai plus la guêpe approcher  
 n'irai plus chercher son dard  
 Ce qui n'était d'abord qu'un insecte  
 s'est ensuite envolé comme un oiseau  
 Je suis débordé par tous ces problèmes domestiques  
 de nouveau au milieu des ronces.

La lettre n'est pas respectée au cordeau, qu'importe ! Les circonstances de la plainte n'ont pas non plus de justification lourdement accolée, très bien ; la ligne est claire, les décrochements suffisent à rendre la détresse sensible ; l'esprit est donc conservé, et même mieux : la métamorphose de l'insecte en oiseau ajoute une touche de merveilleux ; et la métaphore finale des « ronces » dit l'amertume de la situation bien plus assurément que toute exégèse.

L'Empire aura été arpenté par un barbare exercé à la variation de haut style ; Pierre Vinclair en parcourt les quatre coins en souple athlète ; les ancêtres en seront gratifiés, et reconnaissants, et le ciel se lève sur le mont de l'est dans la rumeur des âges. La tortue suit, et signe.

*Auxeméry, 12/03/2019*

